



MAURICE SCHUMANN

LETTRE
A ANDRÉ MAUROIS,
DIX ANS APRÈS «LE DÉPART»

« Les charmes des morts sont redoutables et puissants. » Cette phrase, cher André Maurois, vous fut dictée par Janine, le plus aimé des êtres que vous avez vus mourir. Dix ans après « le départ » (c'est le titre d'une de vos meilleures nouvelles), votre charme doit être devenu plus puissant que redoutable, puisqu'il me donne enfin la hardiesse de vous livrer une interrogation restée muette depuis nos premiers entretiens. Votre pudeur contagieuse arrêta les confidences au bord des lèvres. Vous le saviez sans le regretter. Amis ou parents, tous vos proches le sentaient. Peut-être en souffraient-ils ; mais ils n'auraient pu s'en plaindre qu'en vous manquant.

C'est bien pourquoi je ne vous ai jamais demandé si j'avais tort de croire, d'avoir toujours cru, que l'aveu le plus révélateur de vos *Mémoires* figure non dans l'ouvrage qui porte ce titre, *l'Histoire d'un homme* à laquelle vous avez mis la dernière main le 20 septembre 1967, juste « avant la visite au chirurgien », mais dans la biographie d'un autre.

J'avais environ vingt-cinq ans lorsque j'ai interrompu la lecture de votre *Dickens*. Je venais de ressentir un coup d'arrêt en me heurtant à ces quelques mots : « *Il n'avait pas de vie intérieure, parce qu'il ne voulait pas en avoir.* » Je traduis aussitôt : « *Maurois n'a pas de vie intérieure parce qu'il ne veut pas en avoir ; de tous les enseignements d'Alain, voilà bien le plus précieux ; s'il ne lui devait pas d'abord cela, il n'aurait pas écrit : je lui dois tout.* » Avais-je senti juste ? J'en suis si convaincu qu'il me semble — en osant

aujourd'hui vous prendre à témoin — voir notre maître hocher la tête d'un air qui nous est familier, puis nous redire : la pensée, si elle tourne sur elle-même, est une espèce de jeu qui n'est pas sain ; les idées ne savent point descendre ; il faut aller de bas en haut ; l'inférieur porte le supérieur ; on devient artiste en faisant soi-même ce que l'on veut voir ou entendre, musicien en gouvernant le son, romancier en ordonnant la passion, poète en surmontant le délire ; tu ne peux penser que sur un obstacle ferme, ce monde réel qui ne t'aime ni ne te hait ; délivre-toi de l'indétermination des pensées en donnant un objet aux rêveries, donc en cessant de rêver, en te gardant de jamais laisser l'émotion à elle-même. « *L'homme qui médite est un animal dépravé.* » Qui a dit cela ? Jean-Jacques Rousseau. S'il ne l'avait pas dit, il aurait été un rêveur solitaire, il n'aurait pas, en composant les *Rêveries*, détaché le beau du convulsif. Ce que vous résumiez d'un mot, le mot d'ordre par excellence : travaillons. Industriel, quand le désir d'être écrivain vous mordait, vous ne rêviez pas d'écrire, mais ouvriez, fût-ce deux minutes, un grand cahier pour donner à vos pensées une forme imparfaite. En 1917, pendant les nuits d'Abbeville, vous n'observiez pas vos états d'âme, mais notiez des dialogues vrais avant d'en imaginer de vraisemblables pour transformer, comme vous l'avez dit, votre angoisse en mélodie. Dans la boue de la Somme et des Flandres comme naguère au lycée Corneille, Alain vous faisait travailler, et vous devîntes un grand écrivain pour surcroît de bonheur.

Ce mot dangereux, fallait-il le risquer ? Sans doute, puisqu'il est encore un signe de parenté entre l'auteur des *Propos sur le bonheur* et celui de *l'Instinct du bonheur*. Mais, de toutes les leçons qui nous furent proposées, il n'en est pas de plus difficile à recevoir que l'enseignement de cette vertu fragile. Sur le tableau noir du lycée Henri IV comme sur celui de Rouen, Alain traçait à la craie cette maxime : *le bonheur est un devoir*. Ce qui signifie clairement qu'il n'est un état de nature pour personne, et pour vous moins que pour tout autre. Alain vous aimait ; donc il l'a toujours su. C'est en 1923, après *Ariel*, mais avant le grand déchirement que vous avez appelé la seconde perte d'Eurydice, qu'il ose enfin vous écrire : « *Je vous connais bien. Vous êtes un tendre*

garçon. *Tâchez de ne pas trop souffrir.* » Il y avait alors cinq ans que — contraint par l'armée de prendre un pseudonyme pour publier *les Silences du colonel Bramble* — le sous-lieutenant Herzog avait emprunté le nom qu'il rendit aussitôt célèbre. Mais qui, même aujourd'hui, garde souvenance de vos mobiles ? « *Je choisis — avez-vous dit — le prénom d'André en souvenir de mon cousin, tué à l'ennemi, et Maurois, nom d'un village proche de Cambrai parce que j'en aimais la sonorité triste.* » Oui, la tristesse est le terreau sur lequel vous avez cultivé le bonheur. « *Un train siffla* » ; « *un cygne glissa* » : ces deux phrases courtes se répondent ; sur la première s'achève *le Cercle de famille*, sur la seconde *les Roses de septembre*, votre dernier roman. Elles font le même écho au soupir que pousse Robert de La Sizeranne dans la préface de son *Ruskin* : « *Ce qu'il y a de plus triste dans les souffrances humaines, c'est qu'elles ne durent pas.* » On aime à redécouvrir dans *Pour piano seul* une nouvelle audacieuse, superbe et sobre : un veuf et une veuve se rencontrent d'abord par hasard, puis à dessein, près des deux tombes qu'ils viennent fleurir avec une piété sincère ; c'est à partir de là qu'ils tenteront ensemble de vivre. En 1938, un jésuite donna pour titre à un essai critique (publié par la revue *les Etudes*) : « *Une philosophie triste : l'œuvre de M. André Maurois.* » La sagacité du bon père avait tourné court : il confondait l'inspiration avec la philosophie qui la contrarie, la discipline et, pour finir, la contredit.

C'est que, pour voir l'inférieur en mouvement porter le supérieur, il ne suffisait pas d'une intelligence aux aguets. J'avais quitté la classe d'Alain depuis près de vingt ans quand, le 29 juillet 1949, les membres noués et raidis, il prit l'initiative de couvrir à mon intention toute la page de garde d'un exemplaire des *Entretiens au bord de la mer* d'une longue dédicace au milieu de laquelle il avait glissé ce conseil : « *Lisez donc ces pages assez abstraites, en somme bien pour vous. Je sais que vous bondirez au-delà, et je ne veux point vous en blâmer, la liberté étant la chose la plus précieuse.* » Ainsi, alors que je croyais être tout au plus un des très nombreux « *bons élèves* » confondus dans un souvenir indistinct,

le maître prenait la peine d'écrire en marge de ma vie, comme autrefois des feuilles de papier quadrillé sur lesquelles nous développions le plus souvent un thème de notre choix, une appréciation qui était un avertissement : la tentation d'entrer précipitamment et comme par effraction dans le royaume des idées au lieu de chercher la porte en tâtonnant m'avait toujours guetté. Après cette leçon (car c'en était une) il me remerciait (mais de quoi ?) et me quittait sur le mot cœur, dont il n'usait jamais avant de l'avoir pesé.

Ici vous entendez, André Maurois, la voix du jeune professeur, dont le corps athlétique gonflait la robe universitaire. Un matin de juillet 1902, il vous fait asseoir à côté de lui sur l'estrade officielle où vous venez de recevoir le prix d'honneur du concours général : *« C'est bien, murmure-t-il, mais comprenez aussi que ce n'est rien... Qu'allez-vous faire ?... Vous avez une redoutable facilité... Professeur, vous ne verrez guère le monde que, romancier, vous auriez pour devoir de recréer... Est-ce que votre père n'est pas industriel ? J'aimerais vous voir entrer dans son usine. »* Mais il fallut attendre quarante-sept ans pour qu'Alain écrivît à Maurois (qui venait de lui enseigner — dit-il — à mieux comprendre sa propre pensée en la faisant renaître et revivre au long de dix chapitres dont le dernier affirme sereinement que Socrate n'est pas mort) ce qu'Emile Chartier aurait rougi d'avouer à Emile Herzog : *« Comme Gabrielle [sa femme] l'a dit sans doctrine, on ne peut comprendre que ce qu'on aime. »*

Du sentiment qui nourrissait cette pensée, vous avez eu la meilleure part. Mais le sentiment appelle l'orage. Celui qui se leva sur votre amitié naissante en éclaire peut-être la plus belle journée. Ici-bas, Alain et vous ne parliez jamais de l'affaire Mouchel. C'était pour mieux la revivre ensemble, dans l'éternité. Mouchel était un fils d'industriel dont les théories aventureuses sur le tissage de la laine avaient entraîné la faillite. Devenu professeur de mathématiques, il distrait vos condisciples par sa moustache humide et son veston couvert de craie. Comment n'aurait-il pas été socialiste ? Ce fut en partie grâce à vous qu'il devint député - maire d'Elbeuf. Son premier soin fut de proposer la réduction de l'indemnité parlementaire, le second d'emprunter des millions pour construire des usines municipales dans le dessein de se passer des

compagnies qui, selon lui, exploitaient sa malheureuse cité. Cette généreuse entreprise mit Elbeuf au bord d'une autre faillite. « *Je me suis trompé, je dois payer* », dit Mouchel, qui se tira une balle dans la tête à l'aube d'un matin de 1906. Aussitôt Alain fit son éloge funèbre : « *Nous n'avons rien à renier*, écrivit-il dans la *Dépêche*. *Tirer de la mort d'un Juste un argument contre sa foi, ce sont là propos bons pour la table des riches.* » Sur quoi vous, Emile Herzog, qui aimiez Mouchel et vous disiez socialiste, fûtes pour la première fois en désaccord avec votre maître. Tout en pleurant comme lui la mort du Juste, vous refusiez d'admettre qu'il fallût s'asseoir à la table des riches pour regretter la ruine d'une ville. « *La vraie victoire sur les riches — ajoutiez-vous — ne serait-elle pas de diriger usine et ville mieux qu'eux ?... Vous vous promenez, Alain, dans votre barque à voiles et peu vous importe l'heure du retour. Mais, moi, je suis pilote à bord d'un navire marchand ; les feux du port seuls m'annoncent le repos.* » Que fit Alain ? Il publia tout le texte de votre lettre sous un titre qui donnait à la polémique sa vraie portée : « *Le praticien m'écrit.* » Et, pendant plusieurs jours, les ripostes se succédèrent. Cette controverse, dont la hauteur égale celle du drame qui l'avait suscitée, nous livre les secrets magiques de l'éveilleur d'âmes.

D'abord, il a rendu son meilleur élève socialiste pour quelques années, bien qu'il ne l'ait jamais été lui-même, tout simplement parce qu'il décrivait sans la travestir une doctrine, à laquelle il n'adhérait pas, devant de jeunes bourgeois qui redoutaient de se rendre complices d'une loi d'airain (une épinceteuse de la « belle époque » gagnait douze francs par semaine, quel que fût le nombre de ses enfants, et n'était protégée ni contre la maladie ni contre le vieillissement). De même, cet incrédule qui refusait de tenir l'existence pour un attribut de Dieu montrait si fortement pourquoi le christianisme a fait d'un supplicié la plus haute valeur qu'il a tourné vers la Croix, pour toujours, bien des regards anxieux et neufs.

Ensuite, c'est son conseil qui, du même élève, fit un « praticien ». Mais, quand l'affaire Mouchel divisa contre lui-même le jeune patron qui se voulait socialiste, il l'écouta sans lui céder ni, surtout, sans chercher à le faire céder d'un pouce et lui donna les moyens d'être entendu, comme s'il jugeait heu-

reux que le disciple se forgeât une morale politique distincte de celle du maître. « *Ma foi !* — dira plus tard Pierre Bost — *il nous enseignait la liberté. A chacun de s'en servir librement.* »

Enfin, il démontrait par l'exemple, et non par le jeu misérable des preuves et des réfutations, que l'intolérance n'est pas le refus de plier devant l'autre, mais le refus de le respecter. Le désaccord sur la mort de Mouchel était, en vérité, une dispute accordée : pour Chartier comme pour Herzog, elle était d'abord « *la mort du Juste* ».

C her André Maurois, quoi de plus contraire à *Mars ou la Guerre jugée* que vos *Dialogues sur le commandement* ? Pourtant, quand vous avez, de l'officier, défendu ce qui devait l'être, ou bien écrit pourquoi vous aimiez Kipling et Lyautey, vous n'avez pas vu de nuées autour du front de notre maître. Vous ne vous seriez éloigné de lui qu'en vous éloignant de vous-même. Lagneau, professeur d'Alain et son grand éveilleur, disait : « *Etre ou ne pas être, soi et toutes choses, il faut choisir.* » Sur la tombe d'Alain, encore ouverte, vous avez dit : « *Etre ou ne pas être, Alain et nous, il faut choisir.* » Comme il l'avait souhaité, vous pensiez à lui jusqu'à l'empêcher de mourir. Vous nous voyez aujourd'hui nourrir vos deux ombres de la même fidélité.

Douter et croire, douter et agir, douter et vouloir ?

Enseigner l'espoir plutôt que la crainte en parlant à l'homme de sa liberté plutôt que de son esclavage ?

Mais oui, nous mettrons de votre bois au feu. Laissez pourtant notre regard s'attarder sur tant de cendres. Vous savez bien qu'il faut une longue tristesse pour faire du bonheur un serment.

MAURICE SCHUMANN
de l'Académie française